

**УИЛЬЯМ
ШЕКСПИР**

TROÏLUS ET
CRESSIDA

Уильям Шекспир
Troilus et Cressida

http://www.litres.ru/pages/biblio_book/?art=25477303

Troilus et Cressida:

Содержание

| | |
|-----------------------------------|----|
| NOTICE SUR TROÏLUS ET CRESSIDA | 4 |
| PROLOGUE | 9 |
| ACTE PREMIER | 11 |
| SCÈNE I | 11 |
| SCÈNE II | 17 |
| SCÈNE III | 32 |
| Конец ознакомительного фрагмента. | 47 |

William Shakespeare

Troïlus et Cressida

NOTICE SUR TROÏLUS ET CRESSIDA

Si, dans *Troïlus et Cressida*, le poète traite un peu lestement les héros de l'*Illiade*, si ces grands noms lui ont si peu imposé qu'il est douteux que cette composition dramatique ne soit pas une parodie, ne croyons pas que Shakspeare ait blasphémé contre la divinité d'Homère; rappelons-nous que nos anciens romanciers avaient fait des demi-dieux et des héros de l'antiquité de véritables chevaliers errants, et qu'Hercule, Thésée, Jason, Achille, conservaient, pendant dix gros volumes, les mêmes mœurs que les Lancelot, les Roland, les Olivier, et d'autres paladins chrétiens.

C'est à Chaucer que Shakspeare nous semble en grande partie redevable de l'idée de *Troïlus et Cressida*; mais les grands traits avec lesquels il dessine les caractères de ses autres héros, Hector, Achille, Ajax, Diomède, Agamemnon, Nestor, le lâche et satirique Thersite, l'amitié d'Achille et de Patrocle, l'éloquence d'Ulysse, que la Minerve d'Homère n'eût pas si bien inspiré; enfin, quelques traits historiques qu'on ne trouve ni dans

Chaucer, ni dans Caxton, ni dans aucun des romanciers du moyen âge, font conjecturer que Shakspeare aurait bien pu connaître par la traduction quelques livres de l'*Iliade*.

Quoi qu'il en soit, jamais Shakspeare ne s'est moins occupé de l'effet théâtral que dans cette pièce. Nous passons en revue avec lui tous ces héros, que nos souvenirs classiques nous rendent sacrés, sans pouvoir résister à la tentation de les trouver parfois ridicules, et cependant naturels.

Hector, qui paraît d'abord digne de concentrer sur lui tout l'intérêt, parce qu'il est représenté comme le plus aimable, nous surprend tout à coup en refusant de se battre avec Ajax, parce qu'il est son cousin. On ne pardonnerait point à Shakspeare cette excuse, s'il ne faisait en quelque sorte réparation d'honneur à ce héros en le faisant périr d'une mort sublime.

Ajax est un des caractères les plus originaux de la pièce, et s'accorde assez bien avec celui de l'*Iliade*. Il forme avec Achille un contraste habilement ménagé. On trouverait encore de nos jours à faire l'application de son portrait tel que l'esquisse Alexandre.

Achille est bien aussi l'Achille de l'*Iliade*; mais il se déshonore en excitant les bouffonneries de Patrocle et la méchanceté de Thersite; et il y a quelque chose de révoltant dans la froide férocité avec laquelle il égorge Hector.

Le vieux roi de Pylos ne paraît que pour nous montrer sa barbe blanche et recevoir les compliments d'Ulysse. Celui-ci possède à lui seul l'éloquence et la raison de la pièce; mais il faut bien que

ses discours soient sublimes, car il ne fait que des discours. Les autres héros de Troie et du camp des Grecs jouent un rôle encore moins important, et pour la prise de Troie, et pour l'intrigue des deux amants.

Troïlus lui-même a pour caractère de n'en point avoir. Sa patience nous fait sourire; on a peine à croire à ses emportements qui, du reste, comme l'observe Schlegel, ne font mal à personne. Mais les caractères de Cressida et de Pandarus sont frappants de vérité et d'originalité; le nom de celui-ci est devenu dans la langue anglaise un mot honnête pour exprimer un métier qui ne l'est guère, et qui n'a point d'équivalent dans la nôtre; car le *Bonneau de la Pucelle* de Voltaire n'est pas encore proverbial parmi nous.

Cressida nous amuse par son étourderie; elle devient amoureuse de Troïlus par désœuvrement, et le quitte par pure légèreté. Sa passion pour Diomède n'est pas plus sérieuse que la première; un troisième galant n'aurait qu'à s'offrir pour le supplanter aussi facilement que l'a été Troïlus.

On peut lui appliquer le vers de lord Byron:

Thou art not false, but thou art fickle.

Tu n'es point perfide, tu n'es que légère.

Si cette pièce n'est pas une des plus morales et des plus fortement conçues de Shakspeare, elle n'est pas une des moins amusantes et des moins instructives. Naturellement, Shakspeare ne se passionne pour aucun de ses personnages; nulle part, peut-

être, il n'est entièrement sérieux ou entièrement comique; mais c'est ici surtout qu'il s'est fait un jeu du caprice de ses idées, et qu'il semble avoir voulu donner un double sens à sa composition.

Johnson observe que le style de Shakspeare, dans *Troilus et Cressida*, est plus correct que dans la plupart de ses pièces; on doit y remarquer aussi une foule d'observations politiques et morales, cachet d'un génie supérieur.

Dryden a refait cette tragédie avec des changements. Il a donné au fond une nouvelle forme; il a omis quelques personnages, et ajouté Andromaque: en général, il y a plus d'ordre et de liaison dans ses scènes, et quelques-unes sont neuves et du plus bel effet.

Selon Malone, Shakspeare aurait composé *Troilus et Cressida* en 1602¹.

PERSONNAGES

PRIAM, roi de Troie.

HECTOR,)

TROÏLUS,)

PARIS,) ses fils.

DÉIPHOBÉ,)

HÉLÉNUS,)

ÉNÉE,)

¹ *Troilus and Cressida, or Truth found too late* (ou la Vérité connue trop tard). London, 1679.

ANTÉNOR,) chefs troyens.

PANDARE, oncle de Cressida.

CALCHAS, prêtre troyen du parti des Grecs.

MARGARÉLON, fils naturel de Priam.

AGAMEMNON, général des Grecs.

MÉNÉLAS, son frère.

ACHILLE,)

AJAX,)

ULYSSE,) chefs des Grecs.

NESTOR,)

DIOMÈDE,)

PATROCLE,)

THERSITE, Grec difforme et lâche.

ALEXANDRE, serviteur de Cressida.

UN SERVITEUR DE TROÏLUS.

UN SERVITEUR DE PARIS.

UN SERVITEUR DE DIOMÈDE.

HÉLÈNE, femme de Ménélas.

ANDROMAQUE, femme d'Hector.

CASSANDRE, fille de Priam, proph.

CRESSIDA, fille de Calchas. – SOLDATS GRECS ET
TROYENS, etc.

**La scène est tantôt dans Troie,
et tantôt dans le camp des Grecs**

PROLOGUE

Troie est le lieu de la scène. Des îles de la Grèce, une foule de princes enflammés d'orgueil et de courroux ont envoyé au port d'Athènes leurs vaisseaux chargés de combattants et des apprêts d'une guerre cruelle. Soixante-neuf chefs, rois couronnés d'autant de petits empires, sont sortis de la baie athénienne et ont vogué vers la Phrygie, tous liés par le vœu solennel de saccager Troie. Dans ses fortes murailles, Hélène, l'épouse du roi Ménélas, dort en paix dans les bras de son ravisseur Pàris; et voilà la cause de cette grande querelle. Les Grecs abordent à Ténédos, et là leurs vaisseaux vomissent de leurs larges flancs sur le rivage tout l'appareil de la guerre. Déjà les Grecs, pleins d'ardeur et fiers de leurs forces encore entières, plantent leurs tentes guerrières sur les plaines de Dardanie. Les six portes de la cité de Priam, la porte Dardanienne, la Thymbrienne, l'Ilias, la Chétas, la Troyenne et l'Anténoride, avec leurs lourds verroux et leurs barres de fer, enferment et défendent les enfants de Troie. – Maintenant l'attente agite les esprits inquiets dans l'un et l'autre parti; Grecs et Troyens sont disposés à livrer tout aux hasards de la fortune: – Et moi je viens ici comme un Prologue armé; – mais non pas pour vous faire un défi dans la confiance que m'inspire la plume de l'auteur, ou le jeu des acteurs, mais simplement pour offrir le costume assorti au sujet, et pour vous dire, spectateurs bénévoles, que notre pièce, franchissant tout l'espace antérieur et

les premiers germes de cette querelle, court se placer au milieu même des événements, pour se replier ensuite sur tout ce qui peut entrer et s'arranger dans un plan. Approuvez ou blâmez, faites à votre gré; maintenant, bonne ou mauvaise fortune, c'est la chance de la guerre.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

La scène est devant le palais de Priam

Entrent TROÏLUS armé et PANDARE

TROÏLUS. – Appelez mon varlet²; je veux me désarmer. Eh! pourquoi ferais-je la guerre hors des murs de Troie, lorsque j'ai à soutenir de si cruels combats ici dans mon sein? Que le Troyen qui est maître de son coeur aille au champ de bataille: le coeur de Troïlus, hélas! n'est plus à lui.

PANDARE. – N'y a-t-il point de remède à toutes ces plaintes?

TROÏLUS. – Les Grecs sont forts, habiles autant que forts, fiers autant qu'habiles, et vaillants autant que fiers. Mais moi, je suis plus faible que les pleurs d'une femme, plus paisible que le sommeil, plus crédule que l'ignorance. Je suis moins brave qu'une jeune fille pendant la nuit, et plus novice que l'enfance sans expérience.

² Ci-gît Hakin et son varlet Tout déarmé et tout défaict Avec son espée et sa loche.

PANDARE. – Allons! je vous en ai assez dit là-dessus: quant à moi, je ne m'en mêlerai plus. Celui qui veut faire un gâteau du froment doit attendre la mouture.

TROÏLUS. – Ne l'ai-je pas attendu?

PANDARE. – Oui, la mouture; mais il faut attendre le blutage.

TROÏLUS. – N'ai-je pas attendu?

PANDARE. – Oui, le blutage: mais il vous faut attendre la levure.

TROÏLUS. – Je l'ai attendue aussi.

PANDARE. – Oui, la levure: mais ce n'est pas tout, il faut encore pétrir, faire le gâteau, chauffer le four, cuire; et il faut bien attendre encore que le gâteau se refroidisse, ou vous risquez de vous brûler les lèvres.

TROÏLUS. – La patience elle-même, toute déesse qu'elle est, supporte la souffrance moins paisiblement que moi. Je m'assieds à la table royale de Priam, et lorsque la belle Cressida vient s'offrir à ma pensée, – que dis-je, traître, quand elle vient? – Quand en est-elle jamais absente?

PANDARE. – Eh bien! elle était plus belle hier au soir que je ne l'ai jamais vue, ni elle ni aucune autre femme.

TROÏLUS. – J'en étais à vous dire... – Quand mon coeur, comme ouvert par un violent soupir, était prêt à se fendre en deux; dans la crainte qu'Hector, ou mon père, ne me surprissent, j'ai enseveli ce soupir dans le pli d'un sourire, comme le soleil lorsqu'il éclaire un orage: mais le chagrin, que voile une gaieté

apparente, est comme une joie que le destin change en une tristesse soudaine.

PANDARE. – Si ses cheveux n'étaient pas d'une nuance plus foncée que ceux d'Hélène, allons, il n'y aurait pas plus de comparaison à faire entre ces deux femmes... mais, quant à moi, elle est ma parente: je ne voudrais pas, comme on dit, trop la vanter. – Mais je voudrais que quelqu'un l'eût entendue parler hier, comme je l'ai entendue, moi... Je ne veux pas déprécier l'esprit de votre soeur Cassandre. – Mais...

TROÏLUS. – O Pandare, je vous le déclare... Pandare, quand je vous dis que là sont ensevelies toutes mes espérances, ne me répliquez pas, pour me dire à combien de brasses de profondeur elles sont plongées. Je vous dis que je suis fou d'amour pour Cressida; vous me répondez qu'elle est belle, vous versez dans la plaie ouverte de mon coeur tout le charme de ses yeux, de sa chevelure, de ses joues, de son port, de sa voix. Vous parlez de sa main! auprès de laquelle toutes les blancheurs sont de l'encre qui trahit elle-même sa noirceur; auprès de la douceur de son toucher, le duvet du cygne même est rude, et la sensation la plus exquise est grossière comme la main du laboureur. – Voilà ce que vous me dites. Et tout ce que vous me dites est la vérité, comme lorsque je dis que je l'aime. – Mais en me parlant ainsi, au lieu de baume et d'huile, vous plongez dans chaque blessure que m'a faite l'amour le couteau qui les a ouvertes.

PANDARE. – Je ne dis que la vérité.

TROÏLUS. – Vous n'en dites pas encore assez.

PANDARE. – Ma foi, je ne veux plus m'en mêler: qu'elle soit ce qu'elle voudra; si elle est belle, tant mieux pour elle; si elle ne l'est pas, elle a le remède dans ses propres mains.

TROÏLUS. – Bon Pandare! eh bien! Pandare?

PANDARE. – J'en suis pour mes peines: je suis mal vu d'elle et mal vu de vous: je me suis mêlé de négociier entre vous deux, mais on me sait fort peu gré de mes soins.

TROÏLUS. – Quoi! seriez-vous fâché, Pandare? Le seriez-vous contre moi?

PANDARE. – Parce qu'elle est ma parente, elle n'est pas aussi belle qu'Hélène. Si elle n'était pas ma parente, elle serait aussi belle le vendredi qu'Hélène le dimanche. Mais qu'est-ce que cela me fait à moi? Fût-elle noire comme un nègre, peu importe: cela m'est bien égal.

TROÏLUS. – Est-ce que je dis qu'elle n'est pas belle?

PANDARE. – Peu importe que vous le disiez ou que vous ne le disiez pas; c'est une sottise de rester ici sans son père, qu'elle aille trouver les Grecs; et je le lui dirai, la première fois que je la verrai; pour ce qui est de moi, c'est fini, je ne m'en mêlerai plus.

TROÏLUS. – Pandare...

PANDARE. – Non, jamais.

TROÏLUS. – Mon cher Pandare...

PANDARE. – Je vous en prie, ne m'en parlez plus, je veux tout laisser là, comme je l'ai trouvé; et tout est fini.

(Pandare sort.)

(Bruit de guerre.)

TROÏLUS. – Silence, odieuses clameurs! silence, rudes sons! insensés des deux partis! Il faut bien qu'Hélène soit belle, puisque vous la fardez tous les jours de votre sang. Moi, je ne puis combattre pour un pareil sujet: il est trop chétif pour mon épée. Mais Pandare... O dieux, comme vous me tourmentez! Je ne puis arriver à Cressida que par Pandare; et il est aussi difficile de l'engager à lui faire la cour pour moi, qu'elle est obstinée dans sa vertu contre toute sollicitation. Au nom de ton amour pour ta Daphné, dis-moi, Apollon, ce qu'est Cressida, ce qu'est Pandare, et ce que je suis. Le lit de cette belle est l'Inde: elle est la perle qui y repose; je vois l'errant et vaste Océan, dans l'espace qui est entre Ilion et le lieu de sa demeure: moi, je suis le marchand, et ce Pandare, qui vogue de l'un à l'autre bord, est ma douteuse espérance; mon remorqueur et mon vaisseau.

(Bruit de guerre. Entre Énée.)

ÉNÉE. – Quoi donc, prince Troïlus! pourquoi n'êtes-vous pas sur le champ de bataille?

TROÏLUS. – Parce que je n'y suis pas; cette réponse de femme est à propos, car c'est pour une femme que l'on sort de ces murs. Quelles nouvelles, aujourd'hui, Énée, du champ de bataille?

ÉNÉE. – Que Pâris est rentré blessé dans la ville.

TROÏLUS. – Par qui, Énée?

ÉNÉE. – Par Ménélas, Troïlus.

TROÏLUS. – Que le sang de Pâris coule: c'est une blessure à dédaigner. Pâris a été percé par la corne de Ménélas.

ÉNÉE. – Écoutez, quelle belle chasse on donne aujourd'hui hors de la ville!

TROÏLUS. – Il y en aurait une plus belle dans la ville si *vouloir* était *pouvoir*. – Mais allons à la chasse de la plaine! – Vous y rendez-vous?

ÉNÉE. – En toute hâte.

TROÏLUS. – Venez, allons-y ensemble.

(Ils sortent.)

SCÈNE II

Une rue de Troie

Entrent CRESSIDA et ALEXANDRE³

CRESSIDA. – Qui étaient celles qui viennent de passer près de nous ?

ALEXANDRE. – La reine Hécube et Hélène.

CRESSIDA. – Et où vont-elles ?

ALEXANDRE. – Elles vont voir la bataille, de la tour de l'Orient, dont la hauteur commande en souveraine toute la vallée ; Hector, dont la patience est inébranlable, comme la vertu même, était ému aujourd'hui. Il a grondé Andromaque et frappé son écuyer ; et comme s'il était question d'économie de ménage dans la guerre, il s'est levé avant le soleil pour s'armer à la légère et se rendre sur le champ de bataille dont chaque fleur pleurait, comme si elle pressentait prophétiquement les effets du courroux d'Hector.

CRESSIDA. – Et quel était le sujet de sa colère ?

³ Alexandre est ici un valet, ce n'est pas Alexandre Pâris, il est vrai que Pandare va tout à l'heure lui dire bonjour, mais les gens comme Pandare sont les plus affables du monde.

ALEXANDRE. – Voici le bruit qui s'est répandu. Il y a, dit-on, parmi les Grecs, un héros du sang troyen, neveu d'Hector: on le nomme Ajax.

CRESSIDA. – Fort bien; et que dit-on de lui?

ALEXANDRE. – On dit que c'est un homme *perse*, et qui se tient tout seul⁴.

CRESSIDA. – On en peut dire autant de tous les hommes, à moins qu'ils ne soient ivres, malades, ou sans jambes.

ALEXANDRE. – Cet homme, madame, a volé à plusieurs animaux leurs qualités distinctives. Il est aussi vaillant que le lion, aussi grossier que l'ours, aussi lent que l'éléphant: c'est un homme en qui la nature a tellement accumulé les humeurs diverses, qu'en lui la valeur se mêle à la folie, et que la folie est assaisonnée de prudence: il n'y a pas un homme qui ait une vertu dont il n'ait une étincelle, un défaut dont il n'ait quelque teinte. Il est mélancolique sans sujet et gai à rebrousse-poil. Il a des jointures pour tous ses membres; mais tout en lui est si démanché, que c'est un Briarée goutteux avec cent bras dont il ne peut faire usage, un Argus aveugle avec cent yeux dont il ne voit pas clair.

CRESSIDA. – Mais comment cet homme, qui me fait sourire, peut-il exciter le courroux d'Hector?

ALEXANDRE. – On dit qu'il a lutté hier avec Hector dans le combat et qu'il l'a terrassé. Furieux et honteux depuis cet affront, Hector n'en a ni mangé ni dormi.

⁴ *Stands alone, stat solus*, proéminent; *to stand* veut dire aussi se tenir debout, de là l'équivoque.

(Entre Pandare.)

CRESSIDA. — *Qui* vient à nous?

ALEXANDRE. — Madame, c'est votre oncle Pandare.

CRESSIDA. — Hector est un brave guerrier.

ALEXANDRE. — Autant qu'homme au monde, madame.

PANDARE. — Que dites-vous là? que dites-vous là?

CRESSIDA. — Bonjour, mon oncle Pandare.

PANDARE. — Bonjour, ma nièce Cressida. De quoi parlez-vous? — Ah! bonjour, Alexandre. — Eh bien! ma nièce, comment vous portez-vous? Depuis quand êtes-vous à Ilion⁵?

CRESSIDA. — Depuis ce matin, mon oncle.

PANDARE. — De quoi parliez-vous quand je suis arrivé? — Hector était-il armé et sorti avant que vous vinssiez à Ilion? Hélène n'était pas levée? n'est-ce pas?

CRESSIDA. — Hector était parti; mais Hélène n'était pas encore levée.

PANDARE. — Oui, Hector a été bien matinal.

CRESSIDA. — C'était de lui que nous causions, et de sa colère.

PANDARE. — Est-ce qu'il était en colère?

CRESSIDA. — Il le dit, lui.

PANDARE. — Oui, cela est vrai. J'en sais aussi la cause; il en couchera par terre aujourd'hui, je peux le leur promettre; et il y

⁵ Ilion était le palais de Troie.

à aussi Troïlus qui ne le suivra pas de loin: qu'ils prennent garde à Troïlus; je peux leur dire cela aussi.

CRESSIDA. – Quoi! est-ce qu'il est en colère aussi?

PANDARE. – Qui, Troïlus? Troïlus est le plus brave des deux.

CRESSIDA. – O Jupiter, il n'y a pas de comparaison.

PANDARE. – Comment! pas de comparaison entre Troïlus et Hector? Reconnaissez-vous un homme si vous le voyiez?

CRESSIDA. – Oui, si je l'avais jamais vu auparavant et si je le connaissais.

PANDARE. – Eh bien! je dis que Troïlus est Troïlus.

CRESSIDA. – Oh! vous dites comme moi; car je suis sûre qu'il n'est pas Hector.

PANDARE. – Non; et Hector n'est pas Troïlus, à quelques égards.

CRESSIDA. – Cela est exactement vrai de tous deux: il est lui-même, et pas un autre.

PANDARE. – Lui-même? Hélas! le pauvre Troïlus! je voudrais bien qu'il le fût.

CRESSIDA. – Il l'est aussi.

PANDARE. – S'il l'est, je veux aller nu-pieds jusqu'à l'Inde.

CRESSIDA. – Il n'est pas Hector.

PANDARE. – Lui-même? Oh! non, il n'est pas lui-même. – Plût au ciel qu'il fût lui-même! Allons, les dieux sont au-dessus de nous; le temps amène les biens ou finit les maux. Allons, Troïlus, allons... je voudrais que mon coeur fût dans son sein! – Non, Hector ne vaut pas mieux que Troïlus.

CRESSIDA. – Pardonnez-moi.

PANDARE. – Il est plus âgé.

CRESSIDA. – Pardonnez-moi, pardonnez-moi.

PANDARE. – L'autre n'est pas encore parvenu à son âge; vous m'en direz des nouvelles quand il y sera venu: Hector n'aura jamais son esprit de toute l'année.

CRESSIDA. – Il n'en aura pas besoin s'il a le sien.

PANDARE. – Ni ses qualités.

CRESSIDA. – N'importe.

PANDARE. – Ni sa beauté.

CRESSIDA. – Elle ne lui siérait pas; la sienne lui va mieux.

PANDARE. – Vous n'avez pas de jugement, ma nièce: Hélène elle-même jurait l'autre jour que Troïlus, pour un teint brun (car son teint est brun, il faut que je l'avoue), et pas brun, pourtant...

CRESSIDA. – Non; mais brun.

PANDARE. – D'honneur, pour dire la vérité, il est brun et pas brun.

CRESSIDA. – Oui, pour dire la vérité, cela est vrai et n'est pas vrai.

PANDARE. – Enfin elle vantait son teint au-dessus de celui de Pâris.

CRESSIDA. – Mais Pâris a assez de couleurs.

PANDARE. – Oui, il en a assez.

CRESSIDA. – Eh bien! en ce cas, Troïlus en aurait trop. Si elle l'a mis au-dessus de Pâris, son teint est plus vif que le sien; si Pâris a assez de couleurs et Troïlus davantage, c'est un éloge

trop fort pour un beau teint. J'aimerais autant que la langue dorée d'Hélène eût vanté Troïlus pour un nez de cuivre.

PANDARE. – Je vous jure que je crois qu'Hélène l'aime plus qu'elle n'aime Pâris.

CRESSIDA. – C'est donc une joyeuse Grecque?

PANDARE. – Oui, je suis sûr qu'elle l'aime. Elle alla l'aborder l'autre jour dans l'embrasure de la fenêtre. – Et vous savez, qu'il n'a pas plus de trois ou quatre poils au menton.

CRESSIDA. – Oh! oui, l'arithmétique d'un garçon de cabaret peut trouver le total de tout ce qu'il en possède.

PANDARE. – Il est bien jeune, et cependant, à trois livres près, il enlève autant que son frère Hector.

CRESSIDA. – Quoi! si jeune et déjà si vieux voleur⁶?

PANDARE. – Mais pour vous prouver qu'Hélène est amoureuse de lui, elle l'aborda, et elle lui passa sa main blanche sous la fente du menton.

CRESSIDA. – Que Junon ait pitié de nous! comment! a-t-il le menton fendu?

PANDARE. – Hé! vous savez bien qu'il a une fossette: je ne crois pas qu'il y ait un homme, dans toute la Phrygie, à qui le sourire aille mieux.

CRESSIDA. – Oh! il a un fier sourire.

PANDARE. – N'est-ce pas?

CRESSIDA. – Oh! oui; c'est comme un nuage en automne.

PANDARE. – Allons, poursuivez. – Mais pour prouver

⁶ *Lifter*, voleur. *Illustus*, en langue gothique, voulait dire voleur; équivoque sur le mot.

qu'Hélène aime Troïlus...

CRESSIDA. – Troïlus acceptera la preuve, si vous voulez en venir là.

PANDARE. – Troïlus? Il n'en fait pas plus de cas que je ne fais d'un oeuf de serpent.

CRESSIDA. – Si vous aimiez un oeuf de serpent autant que vous aimez une tête vide, vous mangeriez les petits dans la coque.

PANDARE. – Je ne peux m'empêcher de rire, quand je songe comme elle lui chatouillait le menton. – Il est vrai qu'elle a une main d'une blancheur divine, il faut en faire l'aveu.

CRESSIDA. – Sans qu'il soit besoin de vous donner la question pour cela.

PANDARE. – Et elle voulait à toute force découvrir un poil blanc sur son menton.

CRESSIDA. – Hélas! pauvre menton: il y a mainte verrue plus riche que lui en poils.

PANDARE. – Mais, on se mit tant à rire. – La reine Hécube en a tant ri, que ses yeux en pleuraient.

CRESSIDA. – Des meules de moulin!

PANDARE. – Et Cassandre riait!

CRESSIDA. – Mais c'était un feu plus doux qu'on voyait dans le creux de ses yeux: ses yeux ont-ils pleuré aussi?

PANDARE. – Et Hector riait...

CRESSIDA. – Et pourquoi tous ces éclats de rire?

PANDARE. – Eh! à cause du poil blanc qu'Hélène avait découvert sur le menton de Troïlus.

CRESSIDA. – Si ç'avait été un poil vert, j'en aurais ri aussi.

PANDARE. – Ils n'ont pas tant ri du poil que de la jolie réponse de Troïlus.

CRESSIDA. – Quelle fut sa réponse?

PANDARE. – Elle lui dit: «Il n'y a que cinquante et un poils sur votre menton, et il y en a un de blanc.»

CRESSIDA. – C'était là le propos d'Hélène?

PANDARE. – Oui, n'en doutez pas. «Cinquante et un poils, répond Troïlus, et un blanc? Ce poil blanc est mon père, et tous les autres sont ses enfants. – Jupiter! dit-elle, lequel de ces poils est Pâris, mon époux? – Le fourchu, répliqua-t-il: arrachez-le, et le lui donnez.» Mais on en rit tant, on en rit tant! et Hélène rougit si fort, et Pâris fut si courroucé, et toute l'assemblée poussa tant d'éclats de rire, que cela passe toute idée.

CRESSIDA. – Allons, laissons cela: car il y a longtemps que cela dure.

PANDARE. – Eh bien! ma nièce; je vous ai dit quelque chose hier, pensez-y.

CRESSIDA. – C'est ce que je fais.

PANDARE. – Je vous jure que c'est la vérité, il vous pleurerait comme s'il était né en avril.

CRESSIDA. – Et moi je pousserais sous ses larmes comme si j'étais une ortie du mois de mai.

(On entend résonner la retraite.)

PANDARE. – Écoutez, les voilà qui reviennent du champ de bataille: nous tiendrons-nous ici, pour les voir passer et défiler vers Ilion? Restons, ma chère nièce, ma bonne nièce Cressida.

CRESSIDA. – Comme cela vous fera plaisir.

PANDARE. – Oh! voici, voici une place excellente: nous pouvons d'ici voir à merveille; je vais vous les nommer l'un après l'autre, à mesure qu'ils vont passer. Mais surtout remarquez bien Troïlus.

(Énée passe le premier sur le théâtre.)

CRESSIDA. – Ne parlez pas si haut.

PANDARE. – Voilà Énée. N'est-ce pas un bel homme? C'est une des fleurs de Troie. Je puis vous dire... – Mais remarquez Troïlus: vous allez le voir bientôt.

(Anténor suit.)

CRESSIDA. – Quel est celui-là?

PANDARE. – C'est Anténor: il a l'esprit fin, je puis vous dire, et c'est un homme d'assez de mérite: c'est une des têtes les plus solides qu'il y ait dans Troie; et il est bien fait de sa personne. –

Quand donc viendra Troïlus? Je vais tout à l'heure vous montrer Troïlus. S'il m'aperçoit, vous le verrez me faire un signe de tête.

CRESSIDA. – Vous donnera-t-il un signe de tête.

PANDARE. – Vous verrez.

CRESSIDA. – Alors le moins fou en donnera à l'autre⁷.

(Suit Hector.)

PANDARE. – Voilà Hector; le voilà: c'est lui, lui; regardez, c'est lui. Voilà un homme! – Va ton chemin, Hector. – Voilà un brave homme, ma nièce! O brave Hector! Voyez son regard! Voilà une contenance! N'est-ce pas un brave guerrier?

CRESSIDA. – Oh! très-brave!

PANDARE. – N'est-il pas vrai? cela fait du bien au coeur de le voir. Regardez combien d'entailles il y a sur son casque. Voyez là-bas: voyez-vous? Regardez bien! il n'y a pas à plaisanter: ce n'est pas un jeu; ce sont des coups, les ôtera qui voudra, comme on dit: mais ce sont bien là des entailles.

CRESSIDA. – Sont-ce des coups d'épée?

(Pâris passe.)

PANDARE. – D'épée? de quelque arme que ce soit, il ne s'en embarrasse guère. Que le diable l'attaque, cela lui est bien

⁷ Jeu de mots sur *noddy*, niais, et nod, signe de tête, etc.

égal. Par la paupière d'un dieu, cela met la joie au coeur, de le voir. – Là-bas, c'est Pâris qui passe. – Regardez là-bas, ma nièce. N'est-ce pas un beau cavalier aussi? N'est-ce pas?.. Hé! c'est bon, cela. – Qui donc disait qu'il était rentré blessé dans la ville aujourd'hui? Il n'est pas blessé. Allons, cela fera du bien au coeur d'Hélène. Ah! je voudrais bien voir Troïlus à présent: vous allez voir Troïlus tout à l'heure.

CRESSIDA. – Quel est celui-là?

(Hélénus passe.)

PANDARE. – C'est Hélénus. – Je voudrais bien savoir où est Troïlus: – C'est Hélénus. – Je commence à croire que Troïlus ne sera pas sorti des murs aujourd'hui. – C'est Hélénus.

CRESSIDA. – Hélénus est-il homme à se battre, mon oncle?

PANDARE. – Hélénus? Non, – oui, il se bat passablement bien. – Je me demande où est Troïlus. – Ah! écoutez, n'entendez-vous pas le peuple crier? à *Troïlus*? – Hélénus est un prêtre.

CRESSIDA. – Quel est ce faquin qui vient là-bas?

(Troïlus passe.)

PANDARE. – Où? là-bas? C'est Déiphobe. Oh! c'est Troïlus! Voilà un homme, ma nièce! Hem! le brave Troïlus: le prince des chevaliers!

CRESSIDA. – Silence; de grâce, silence!

PANDARE. – Remarquez-le: considérez-le bien. – O brave Troïlus! Regardez-le bien, ma nièce: voyez-vous comme son épée est sanglante, et son casque haché de plus de coups que celui d'Hector! Et son regard, sa démarche! O admirable jeune homme! il n'a pas encore vu ses vingt-trois ans! Va ton chemin, Troïlus, va ton chemin. Si j'avais pour soeur une grâce, ou pour fille une déesse, il pourrait choisir. O l'admirable guerrier! Pâris... Pâris est de la boue au prix de lui; et je gage qu'Hélène, pour changer, donnerait un oeil par-dessus le marché.

(Suivent une troupe de combattants, soldats, etc.)

CRESSIDA. – En voici encore.

PANDARE. – Ânes, imbéciles, benêts, paille et son, paille et son! de la soupe après dîner. Je pourrais vivre et mourir sous les yeux de Troïlus: ne regardez plus, ne regardez plus: les aigles sont passés; buses et corbeaux, buses et corbeaux! J'aimerais mieux être Troïlus qu'Agamemnon et tous ses Grecs.

CRESSIDA. – Il y a Achille parmi les Grecs. C'est un héros qui vaut mieux que Troïlus.

PANDARE. – Achille? un charretier, un crocheteur, un vrai chameau.

CRESSIDA. – Bien, bien.

PANDARE. – Bien, bien? – Avez-vous quelque discernement? Avez-vous des yeux? Savez-vous ce que c'est

qu'un homme? La naissance, la beauté, la bonne façon, le raisonnement, le courage, l'instruction, la douceur, la jeunesse, la libéralité et autres qualités semblables; ne sont-elles pas comme les épices et le sel, qui assaisonnent un homme?

CRESSIDA. – Oui, un homme en hachis, pour être cuit sans dattes⁸ dans le pâté; car alors la date de l'homme ne compte plus.

PANDARE. – Vous êtes une drôle de femme; on ne sait pas sur quelle garde vous vous tenez⁹.

CRESSIDA. – Je me tiens sur mon dos pour défendre mon ventre; sur mon esprit pour défendre mes ruses; sur mon secret pour défendre ma vertu; sur mon masque pour défendre ma beauté, et sur vous pour défendre tout cela; je me tiens enfin sur mes gardes, et je ne cesse de veiller.

PANDARE. – Nommez-moi une de vos gardes.

CRESSIDA. – Je m'en garderai bien, et c'est là une de mes principales gardes. Si je ne puis garder ce que je ne voudrais pas laisser toucher, je puis bien me garder de vous dire comment j'ai reçu le coup, à moins que l'enflure ne soit si grande que je ne puisse le cacher, et alors il est impossible de s'en garder.

PANDARE. – Vous êtes de plus en plus étrange.

⁸ Pour comprendre ce jeu de mots, il faut savoir qu'autrefois les dattes étaient un ingrédient qui entraient dans les pâtés.

⁹ Expression empruntée à l'escrime; mais il y a le verbe *to lie*, qui est employé dans un sens très-étendu ici, comme presque toujours quand Shakspeare a quelque calembour en tête.

(Entre le page de Troïlus.)

LE PAGE. — Seigneur, mon maître voudrait vous parler à l'instant même.

PANDARE. — Où?

LE PAGE. — Chez vous. Il est là qui se désarme.

PANDARE. — Bon page, va lui dire que je viens. (*Le page sort.*) — Je crains qu'il ne soit blessé. Adieu, ma chère nièce.

CRESSIDA. — Adieu, mon oncle.

PANDARE. — Je vais venir vous rejoindre tout à l'heure, ma nièce.

CRESSIDA. — Pour m'apporter, mon oncle...

PANDARE. — Oui, un gage de Troïlus.

CRESSIDA. — Par ce gage!.. vous êtes un entremetteur. (*Pandare sort*). Promesses, serments, présents, larmes, et tous les sacrifices de l'amour, il les offre pour un autre que lui. Mais je vois plus de mérite dans Troïlus, dix mille fois, que dans le miroir des éloges de Pandare: et pourtant je le tiens à distance. Les femmes sont des anges quand on leur fait la cour; sont-elles obtenues, tout finit là. L'âme du plaisir est dans la recherche même. La femme aimée ne sait rien, si elle ne sait pas cela: les hommes prisent l'objet qu'ils ne possèdent pas bien au-dessus de sa valeur: jamais il n'exista de femme qui ait connu tant de douceurs dans l'amour satisfait qu'il y en a dans le désir. J'enseigne donc cette maxime d'amour: la servitude suit

la conquête; l'humble prière accompagne la recherche. – Ainsi, quoique mon coeur satisfait lui porte un amour inébranlable, aucun indice ne s'en manifestera dans mes yeux.

(Elle sort.)

SCÈNE III

**Le camp grec devant la tente
d'Agamemnon. Les trompettes sonnent**

Paraissent **AGAMEMNON, NESTOR,**
ULYSSE MÉNÉLAS *et autres chefs*

AGAMEMNON. – Princes, quel chagrin jaunit ainsi vos visages? Dans toutes les entreprises commencées sur la terre, les vastes promesses que fait l'espérance ne sont jamais complètement remplies; les obstacles et les revers naissent du sein même des actions les plus élevées: comme les noeuds formés par la rencontre de la sève déforment le pin robuste, et détournent du cours naturel de sa croissance sa veine errante et tortueuse. Il n'est pas nouveau, à nos yeux, princes, de nous être si fort trompés dans nos conjectures, qu'après sept années de siège, les murs de Troie sont encore debout. Dans toutes les entreprises qui nous ont devancé, dont nous avons la tradition, l'exécution a toujours rencontré des obstacles et des traverses, et n'a point répondu au but qu'on se proposait, ni à cette vague figure imaginaire à laquelle la pensée avait donné une forme imaginaire.

Pourquoi donc, princes, contemplez-vous notre ouvrage d'un front si consterné? Pourquoi voyez-vous autant d'affronts dans ce qui n'est en effet qu'une épreuve prolongée par le grand Jupiter, pour trouver la constante persévérance chez les hommes? Ce n'est point dans les faveurs de la fortune que la trempe de cette vertu se reconnaît; car alors le lâche et le brave, le sage et l'insensé, le savant et l'ignorant, l'homme dur et l'homme sensible, paraissent tous se ressembler et être de la même famille. C'est dans les vents d'orage qu'excite son courroux que la Gloire, armée d'un large van, sépare et rejette toute la balle; mais ce qui a de la consistance et du corps reste seul riche en vertu et sans mélange.

NESTOR. – Avec le respect qui est dû à votre place suprême, illustre Agamemnon, Nestor fera l'application de vos dernières paroles. Les vicissitudes de la fortune sont la véritable épreuve des hommes. Lorsque la mer est calme, combien de légers esquifs osent se hasarder sur son sein patient, et faire route à côté des vaisseaux de haut bord¹⁰. Mais que l'impétueux Borée vienne à courroucer la paisible Thétis, voyez alors les vaisseaux aux robustes flancs fendre les montagnes liquides, et, comme le coursier de Persée¹¹, bondir entre les deux humides éléments. Où est alors la présomptueuse nacelle dont la faible structure osait, il n'y a qu'un moment, rivaliser avec la grandeur? Elle a fui dans le port, ou bien elle est déjà engloutie par Neptune. De même,

¹⁰ Stace a la même comparaison.

¹¹ Allusion à la fable des ailes prêtées à Persée par Minerve.

c'est dans les orages de l'adversité que la valeur apparente et la valeur réelle se distinguent. Sous l'éclat brillant de ses rayons, le troupeau est plus tourmenté par le taon que par le tigre; mais, lorsque le vent destructeur fait ployer le genou au chêne noueux et que l'insecte se met à l'abri, l'animal courageux¹², excité par la fureur de la tempête, s'irrite avec elle, et répond sur le même ton à la fortune ennemie.

Sic ubi magna novum Phario de littore puppis
Solvit iter jamque innumeros utrinque rudentes
Lataque veliferi porrexit brachia mali,
Invasitque vias, it eodem angusta Phalesus
Æquore, immensi partem sibi vindicat Austri.

ULYSSE. – Agamemnon, illustre général, toi qui es les os et les nerfs de la Grèce, le coeur de nos soldats, l'âme et l'esprit dans lesquels doivent se concentrer tous les caractères et toutes les volontés, écoute ce que dit Ulysse. – D'abord je dois donner l'approbation et les applaudissements qui sont dus à vos harangues, à la tienne, ô toi le plus puissant par ton rang et ton autorité, et à la tienne, Nestor, vénérable par tes longues années. Il faudrait les graver sur une table de bronze que montreraient Agamemnon et la main de la Grèce. Nestor aussi mériterait d'être représenté sur l'argent, enchaînant toutes les oreilles des Grecs à sa langue éloquente par un lien d'air aussi fort que le pivot

¹² On dit que le tigre redouble de fureur dans les tempêtes; cette opinion n'est nullement fondée.

sur lequel tourne le ciel¹³. Cependant, sous votre bon plaisir à tous deux, toi, puissant roi, et toi, sage vieillard, daignez écouter Ulysse.

AGAMEMNON. – Parle, prince d'Ithaque; nous sommes bien plus certains que tu ne prends pas la parole pour traiter des sujets inutiles et sans importance, que nous ne le sommes de n'entendre aucun trait d'ingénieuse éloquence, ni aucun oracle de sagesse, quand le grossier Thersite ouvre sa mâchoire de dogue.

ULYSSE. – Troie, debout encore sur ses fondements, serait en ruines, et l'épée du grand Hector n'aurait plus de maître, sans les obstacles que je vais nommer. La règle et les droits de l'autorité ont été méprisés: voyez combien de tentes grecques s'élèvent sur cette plaine; eh bien, comptez autant de factions. Lorsque celle du général ne ressemble pas à la ruche, où doivent revenir toutes les abeilles dispersées dans les champs, quel miel peut-on espérer? Quand la distinction des rangs est méconnue, le plus indigne paraît beau sous le masque. Les cieux mêmes, les planètes et ce globe, centre de l'univers¹⁴, observent les degrés, les prééminences et les distances respectives; régularité dans leurs cours divers, marche constante, proportions, saisons, formes, tout suit un ordre invariable. Et c'est pourquoi le soleil,

¹³ Le bronze est le symbole de la force et de la durée, l'argent celui de la douceur; on dit en anglais une *bouche d'argent*, comme en grec, en latin et en français une *bouche d'or*; *Chrysostôme*: il y a dans le texte le verbe *to hatch* (hacher), ancienne expression de graveur. Les commentateurs ont pris ce passage pour texte de leurs dissertations, et ont fini par n'être plus d'accord.

¹⁴ Le système de Ptolémée était alors en vogue.

cette glorieuse planète, sur son trône, brille en roi au milieu des autres qui l'entourent: son oeil réparateur corrige les malins aspects des planètes malfaisantes, et son influence souveraine, telle que l'ordre d'un monarque, agit et gouverne, sans obstacle ni contradiction, les bonnes et les mauvaises étoiles. — Mais lorsque les planètes, troublées et confondues, sont errantes et en désordre, alors que de pestes, que de prestiges, que de séditions! La mer est furieuse, la terre tremblante et les vents déchaînés; les terreurs, les changements, les horreurs brisent l'unité, déchirent et déracinent de fond en comble la paix des États arrachés à leur repos. De même, quand la subordination est troublée, elle qui est l'échelle de tous les grands projets, alors l'entreprise languit. Par quel autre moyen, que par la subordination, les degrés dans les écoles, les communautés et les corporations dans les villes, le commerce paisible entre des rivages séparés, les droits de la naissance et de la primogéniture, les prérogatives de l'âge, des couronnes, des sceptres et des lauriers peuvent-ils être maintenus à leur rang légitime? Otez la subordination, mettez cette corde hors de l'unisson, et écoutez quelle dissonance va suivre. Toutes choses se rencontrent pour se combattre: les eaux renfermées dans leur lit enflent leur sein plus haut que leurs bords et trempent la masse solide de ce globe: la force devient la maîtresse de la faiblesse, et le fils brutal va étendre son père mort à ses pieds. La violence s'érige en droit, ou plutôt le juste et l'injuste, que sépare la justice assise au milieu de leur choc éternel, perdent leurs noms, et la justice anéantie périt aussi; alors chacun se revêt

du pouvoir, le pouvoir de la volonté, la volonté de la passion, et la passion, ce loup insatiable, ainsi secondée du pouvoir et de la volonté, doit nécessairement faire sa proie de toutes choses et finir par se dévorer elle-même. Grand Agamemnon, voilà le chaos qui est inévitable, lorsque la subordination est étouffée, c'est ce mépris de la subordination qui fait reculer d'un pas, lorsqu'on a le projet de monter. Le général est méprisé par l'officier qui est à un pas au-dessous de lui, celui-ci par le suivant, le suivant par celui qui est au-dessous de lui, ainsi chacun suivant l'exemple du premier, qui s'est dégoûté de son supérieur, est pris d'une fièvre d'envie et d'une émulation pâle et sans énergie: c'est cette fièvre qui maintient Troie sur sa base, et non pas sa propre puissance. Pour conclure ce discours déjà trop long, Troie subsiste par notre faiblesse et non par sa force.

NESTOR. – Ulysse a parlé avec sagesse, il a découvert le mal dont toute notre armée est infectée.

AGAMEMNON. – La nature du mal étant connue, Ulysse, quel en est le remède?

ULYSSE. – Le grand Achille, que l'opinion couronne, comme la force et le bras droit de notre armée, ayant l'oreille remplie du bruit de sa renommée, devient délicat sur son propre mérite, et reste étendu dans sa tente à se moquer de nos desseins. A ses côtés, nonchalamment couché sur un lit, Patrocle, tout le long du jour, fait assaut avec lui de propos bouffons; et ce calomniateur appelle imitation les traits ridicules et gauches sous lesquels il prétend nous contrefaire. Tantôt, illustre Agamemnon,

il se met à jouer ta mission souveraine; semblable à un acteur affecté, dont tout le mérite est dans son jarret, et qui croit que c'est une merveille d'entendre les planches retentir et répondre à l'impulsion de son pied tendu; c'est par cette farce chargée et déplorable qu'il contrefait ta majesté. – Lorsqu'il parle, c'est comme un carillon qu'on raccommode; et il exhale des termes si outrés que, dans la bouche mugissante de Typhon même, ils paraîtraient encore des hyperboles. A ces mauvaises plaisanteries, le vaste Achille, étendu sur son lit gémissant, applaudit en tirant de sa poitrine profonde un bruyant éclat de rire, et s'écrie: «Excellent! c'est Agamemnon au naturel. – Allons, joue-moi Nestor à présent; fais hem! hem! et caresse ta barbe¹⁵ comme le vieillard, lorsqu'il se prépare à nous débiter sa harangue.» Patrocle obéit, et se rapproche de Nestor comme les extrémités de deux lignes parallèles¹⁶, il lui ressemble comme Vulcain à sa femme. Cependant le bon Achille s'écrie toujours: «Excellent! c'est Nestor en personne! allons, représente-le-moi, Patrocle, lorsqu'il s'arme pour répondre à une alarme nocturne.» Et alors, les infirmités mêmes de la vieillesse deviennent un objet de risée; Patrocle de tousser, de cracher, de tâtonner d'une main paralytique son gorgerin¹⁷, sans pouvoir en ajuster l'agrafe;

¹⁵ Tange manu inentum, tangunt quo more precantes. Optabis merito cum mala multa viro. (OVIDE.)

¹⁶ «Les parallèles dont il s'agit semblent être les lignes parallèles des cartes géographiques.» (JOHNSON.)

¹⁷ Pièce d'armure pour défendre la gorge.

et à ce jeu, notre chevalier La Valeur de mourir de rire et de s'écrier: «Oh! assez, Patrocle, ou donne-moi des côtes d'acier: je briserai les miennes en me dilatant la rate¹⁸.» C'est de cette manière que tous nos talents, nos facultés, nos caractères, nos personnes, toutes nos qualités les plus estimables, nos exploits, nos inventions, nos ordres, nos défenses, nos défis au combat, ou nos négociations pour les trêves, nos succès ou nos pertes, ce qui est et ce qui n'est pas sert de matière aux bouffonneries de ces deux personnages.

NESTOR. – Et l'exemple de ce couple, que l'opinion, comme l'a dit Ulysse, proclame de sa voix souveraine, infecte beaucoup de gens. Ajax est devenu volontaire; il porte la tête tout aussi haut que le grand Achille: comme lui, il garde sa tente, il y donne des festins séditieux, il raille nos plans de guerre avec la hardiesse d'un oracle, et il excite Thersite, ce vil esclave, dont le fiel forge sans cesse des calomnies comme une monnaie, à nous comparer à la fange, à rabaisser et discréditer notre conduite et nos actions, de quelque imminent péril que nous soyons environnés.

ULYSSE. – Ils blâment notre prudence et la taxent de poltronnerie; ils tiennent la sagesse comme inutile à la guerre, ils dédaignent la prévoyance et n'estiment d'autres actes que ceux de la main. Les calmes facultés intellectuelles qui règlent le nombre de ceux qui doivent frapper, quand une occasion favorable les appelle, qui savent, par les travaux de l'observation et de la pensée, peser les forces de l'ennemi, tout cela ne vaut pas un

¹⁸ La rate est, disait-on, l'organe du rire.

seul doigt de la main: ils appellent tout cela des ouvrages de lit, fatras géographique, guerre de cabinet: en sorte que le bélier qui renverse les murailles par le grand élan et la force de ses coups passe à leurs yeux avant la main qui a créé cette machine et avant l'âme intelligente qui en guide à propos le mouvement.

NESTOR. – Si on accorde cela, bientôt le cheval d'Achille vaudra plusieurs fils de Thétis.

(On entend une trompette.)

AGAMEMNON. – Quelle est cette trompette? Voyez, Ménélas.

MÉNÉLAS. – Elle vient de Troie.

(Entre Énée.)

AGAMEMNON. – Qui vous amène devant notre tente?

ÉNÉE. – Est-ce ici la tente du grand Agamemnon, je vous prie?

AGAMEMNON. – Ici même.

ÉNÉE. – Un guerrier, prince et héraut à la fois, peut-il faire entendre un message loyal à son oreille royale?

AGAMEMNON. – Il le peut avec plus de sûreté que n'en pourrait garantir le bras d'Achille à la tête de tous les Grecs, qui, d'une voix unanime, nomment Agamemnon leur chef et leur

général.

ÉNÉE. – Noble permission et sécurité étendue. Mais comment un étranger pourra-t-il reconnaître les regards souverains de cet illustre chef et le distinguer des yeux des autres mortels?

AGAMEMNON. – Comment?

ÉNÉE. – Oui, je le demande pour éveiller mon respect et tenir mes joues prêtes à se colorer d'une rougeur modeste, comme celle de l'Aurore quand elle regarde d'un oeil chaste le jeune Phoebus, qui est ce dieu en dignité qui guide ici les hommes? qui est le grand et puissant Agamemnon?

AGAMEMNON. – Ce Troyen se rit de nous, ou les guerriers de Troie sont de cérémonieux courtisans.

ÉNÉE. – Désarmés, ils sont des courtisans aussi francs et aussi doux que des anges qui s'inclinent; telle est leur renommée dans la paix; mais dès qu'ils prennent le maintien des guerriers, ils sont pleins de fiel, ils ont des bras robustes, des jarrets fermes et des épées fidèles; et Jupiter sait que nul n'a plus de coeur. Mais silence, Énée; silence, Troyen: pose ton doigt sur tes lèvres. L'éloge perd son lustre et son mérite, lorsqu'il sort de la bouche même de l'homme qui en est l'objet: la seule louange que la renommée publie est celle que l'ennemi accorde avec peine: voilà la seule louange pure et transcendante.

AGAMEMNON. – Seigneur, qui êtes de Troie, vous vous appelez Énée?

ÉNÉE. – Oui, Grec; tel est mon nom.

AGAMEMNON. – Quelle affaire vous amène, je vous prie?

ÉNÉE. – Pardonnez: mon message est pour les oreilles d'Agamemnon.

AGAMEMNON. – Agamemnon ne donne point d'audience particulière à ceux qui viennent de Troie.

ÉNÉE. – Et je ne viens pas non plus de Troie pour murmurer à son oreille. J'apporte avec moi une trompette pour le réveiller, pour exciter ses sens à une attention profonde, et alors je parlerai.

AGAMEMNON. – Parle aussi librement que les vents. Ce n'est pas ici l'heure où Agamemnon est endormi: et pour te convaincre, Troyen, qu'il est éveillé, c'est lui-même qui te le déclare.

ÉNÉE. – Trompette, retentis: que ta voix d'airain résonne dans toutes ces tentes oisives, et que tout Grec courageux sache que les loyales propositions offertes par Troie seront offertes tout haut. (*La trompette sonne.*) Illustre Agamemnon, nous avons à Troie un prince nommé Hector, fils de Priam, qui se rouille dans l'inaction d'une trêve trop prolongée. Il m'a ordonné d'amener avec moi un trompette, et de vous parler ainsi: – Rois, princes et chefs! si parmi les premiers de la Grèce, il en est un qui estime son honneur plus que son repos, qui soit plus jaloux de gloire qu'alarmé des dangers, qui connaisse sa valeur et ne connaisse pas la peur, qui aime sa maîtresse d'un amour plus vrai que de simples protestations faites avec de vains serments aux lèvres de celle qu'il aime, et qui ose soutenir sa beauté et sa vertu dans d'autres bras que les siens, à lui ce défi: Hector, à la vue des

Troyens et des Grecs, prouvera (ou du moins il fera tous ses efforts pour le faire) que sa dame est plus sage, plus belle, plus fidèle, que jamais Grec n'en ait enlacée de ses bras; et demain matin, s'avançant à mi-chemin des murs de Troie, il provoquera à son de trompe un Grec fidèle en amour. — Si quelqu'un se présente, Hector l'honorera: s'il ne vient personne, rentré dans Troie, il y publiera que les dames grecques sont toutes brûlées par le soleil, et que pas une ne vaut la peine qu'on brise une lance pour elle. J'ai dit.

AGAMEMNON. — Énée, on annoncera ce défi à nos amants. Si aucun d'eux n'a le courage d'y répondre, nous les aurons laissés tous dans notre patrie. Mais nous sommes soldats, et qu'il ne soit jamais qu'un lâche, le soldat qui n'a pas été, qui n'est pas, ou qui ne se promet pas d'être amoureux. S'il s'en trouve un seul qui soit, qui ait été ou qui se promette d'être amoureux, c'est lui qui se mesurera avec Hector: s'il n'y en a aucun, ce sera moi.

NESTOR. — Parle-lui aussi de Nestor, d'un vieillard qui était déjà homme, lorsque l'aïeul d'Hector tétait encore. Il est vieux à présent; mais s'il ne se trouvait pas dans notre armée un noble Grec qui eût une étincelle de courage pour répondre pour sa dame, dis à Hector, de ma part, que je cacherai ma barbe argentée sous un casque d'or, que j'enfermerai ce bras décharné dans mon armure, et qu'acceptant son défi, je lui déclarerai que ma dame était plus belle que son aïeule, et aussi chaste que qui que ce soit au monde. C'est ce que je prouverai à sa jeunesse bouillante, avec les trois gouttes de sang qui me restent dans les

veines.

ÉNÉE. – Que le ciel ne permette pas une si grande disette de jeunes guerriers!

ULYSSE. – Ainsi soit-il.

AGAMEMNON. – Noble seigneur, laissez-moi vous toucher la main: je veux vous conduire à notre tente. Achille sera informé de ce message, ainsi que tous les chefs de la Grèce, de tente en tente. Il faut que vous soyez de nos festins avant votre départ, et vous recevrez de nous l'accueil d'un noble ennemi.

(Ils sortent tous, excepté Ulysse et Nestor.)

ULYSSE. – Nestor?

NESTOR. – Que dit Ulysse?

ULYSSE. – Mon cerveau vient de concevoir un germe d'idée: soyez pour moi ce qu'est le temps pour les projets, aidez-moi à la faire éclore.

NESTOR. – Quelle est-elle?

ULYSSE. – La voici: les coins épais fendent les noeuds les plus durs. L'orgueil a atteint toute sa maturité dans le vain coeur d'Achille, il est monté en graine: il faut l'abattre maintenant, ou bien il va répandre sa semence et enfanter une pépinière de maux semblables dont nous serons tous accablés.

NESTOR. – Sans doute; mais comment?

ULYSSE. – Ce défi qu'envoie le brave Hector, quoique offert en général à tous les Grecs, s'adresse pourtant en intention au

seul Achille.

NESTOR. – L'intention est aussi claire que l'est aux yeux l'état d'une fortune dont un petit nombre de chiffres expose le total. Et ne doutez pas qu'à la publication de ce défi, Achille, son cerveau fût-il aussi aride que les sables de la Libye (quoique, Apollon le sait, il soit peu fertile), ne manquera pas de concevoir, d'un jugement rapide et très-vite, qu'il est le but auquel vise Hector.

ULYSSE. – Et cela l'excitera-t-il à lui répondre, croyez-vous?

NESTOR. – Oui, et il le faut; car quel autre guerrier, capable d'enlever à Hector l'honneur de ce défi, pourriez-vous lui opposer, si ce n'est Achille? Quoique ce combat ne soit qu'un jeu, cependant cette épreuve est fort importante: par là, les Troyens veulent apprécier notre mérite le plus renommé par celui d'entre eux qui peut le mieux en juger; et croyez-moi, Ulysse, notre valeur sera étrangement pesée d'après la fortune de ce combat isolé. Car le succès, bien qu'appartenant à un individu, servira de mesure au bon ou au mauvais succès général. Quoique de semblables index ne soient qu'un point en comparaison des volumes qui vont suivre, on y découvre pourtant le tableau abrégé de la masse des choses qui vont être développées. On supposera que celui qui lutte avec Hector est le champion de choix, et ce choix, étant l'acte unanime de tous les Grecs, tombe sur le mérite d'un homme qui semble extrait de chacun de nous et composé de toutes nos vertus. S'il échoue, quel cœur en recevra un pressentiment de victoire, pour affermir son opinion avantageuse de lui-même? Et c'est cette opinion de soi, dont les membres ne

sont que les instruments; ils agissent sous son impulsion, comme l'arc et l'épée sont dirigés par le bras.

Конец ознакомительного фрагмента.

Текст предоставлен ООО «ЛитРес».

Прочитайте эту книгу целиком, [купив полную легальную версию](#) на ЛитРес.

Безопасно оплатить книгу можно банковской картой Visa, MasterCard, Maestro, со счета мобильного телефона, с платежного терминала, в салоне МТС или Связной, через PayPal, WebMoney, Яндекс.Деньги, QIWI Кошелек, бонусными картами или другим удобным Вам способом.